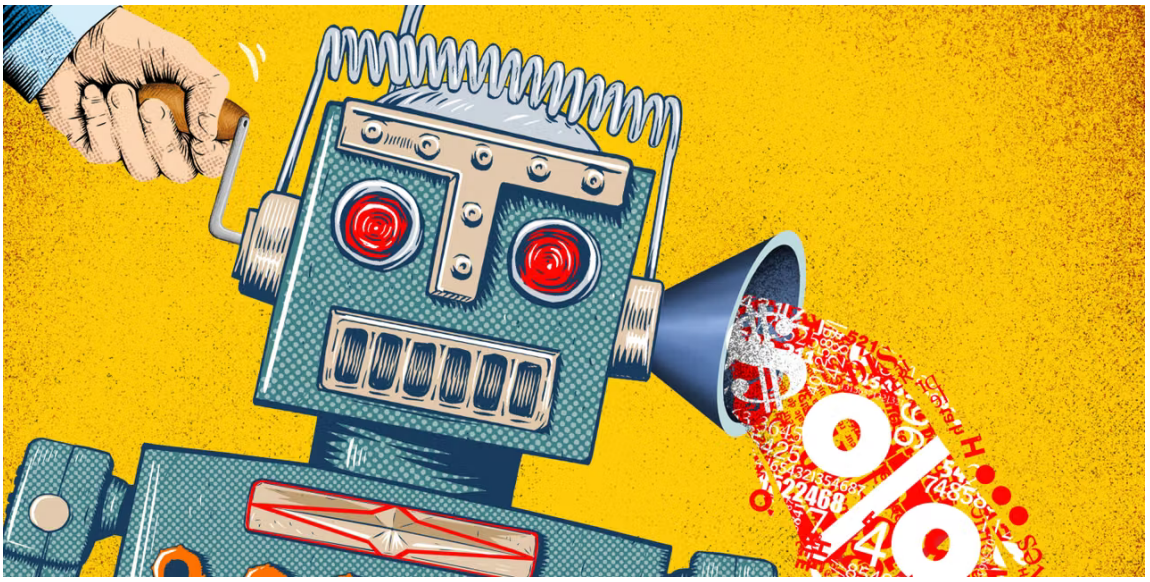
lemonde.fr

Quand l’intelligence artificielle submerge l’autoédition et menace la création littéraire

Louri Chrétienne de Penanros

10–13 minutes



BORIS SEMENIAKO

- Livres
- Les enquêtes du Monde des livres

Par Louri Chrétienne de Penanros

Publié aujourd’hui à 17h00, modifié à 17h05

𝔐 Article réservé aux abonnésLire sur Europresse

EnquêteDepuis le lancement des applications d’intelligence artificielle générative, les livres écrits par celles-ci, ou avec leur assistance, prolifèrent sur les plateformes d’autoédition comme KDP (Amazon). Plongée dans l’univers artificiel de

l'« entrepreneuriat KDP ».

L'affaire *C'était ça ou mourir*, de Thélyson Orélien (Grasset), a sonné l'alarme dans le monde de l'édition francophone : quatre ans seulement après la sortie de ChatGPT, la menace que fait peser l'intelligence artificielle (IA) générative sur la littérature éclate au grand jour. Pourtant, cette menace est loin d'être nouvelle. Depuis le lancement du premier chatbot, en novembre 2022, les textes générés par IA se massifient dans l'espace de l'autoédition. Mais cette submersion ne s'explique pas uniquement par la démocratisation de l'intelligence artificielle, ni par son perfectionnement : elle trouve ses racines dans la structure même de l'autoédition, qui repose sur l'absence de filtre à l'entrée.

« Pour la plupart des écrivains autoédités, écrire et publier est un loisir et une passion. Pour d'autres, produire des livres en série n'est qu'une façon de gagner de l'argent, explique la chercheuse Stéphanie Parmentier, autrice de *Quand l'IA tue la littérature* (PUF, 2025). *En l'absence d'éditeur, l'auteur assume tous les rôles, y compris celui de commercial. »* L'autoédition recouvre ainsi un large spectre de réalités, oscillant entre deux pôles : l'écrivain du dimanche et l'(auto)entrepreneur intéressé par la rentabilité.

« Dès le départ, le discours assumé a été de dire aux gens : "Vous allez gagner très rapidement de l'argent" », explique la chercheuse en sciences de l'information et de la communication Sylvie Bosser à propos de Kindle Direct Publishing (KDP), la plateforme d'autoédition la plus importante, qui appartient à Amazon. Dans un article consacré à la question, elle explique que le point cardinal de cette rhétorique commerciale est *« la production de contenus dont seule la valeur marchande est mise en exergue »*.

Le mythe d'un enrichissement facile

D'abord nourri par le témoignage d'auteurs à succès « révélés par l'autoédition », ce mythe d'un enrichissement facile a été repris par certaines sphères de l'entrepreneuriat Internet. D'où l'existence d'une masse de formations payantes, d'offres de mentorat et de vidéos présentant KDP comme l'un des meilleurs moyens de *« générer un complément de revenu »*, voire bien davantage.

Dès 2013, un « entrepreneur Web », Eric Nicolas, ouvre un blog qui liste des techniques pour vivre d'Internet : l'autoédition en fait partie. Il publie lui-même des livres sur KDP : par exemple, la même année, *Comment bien gagner sa vie en publiant facilement… sans éditeur, sans investir, sans être un auteur-né !* Le filon se développe dans les années 2015-2016, notamment dans les sphères de l'« infopreneuriat », qui consiste à rentabiliser ses connaissances sur Internet par la vente de formations. Le livre devient un nouveau support d'« infoproduit » : guides pratiques, développement personnel…

Vers 2018-2019 s'ouvre une nouvelle phase : le *low content* (« faible contenu »), autrement dit des livres ne demandant que très peu d'efforts pour être produits. *« C'est à ce moment-là que des formateurs se construisent une audience autour de la promesse de vivre de KDP »*, observe Stéphanie Parmentier. Ces formateurs vendent des techniques pour produire et faire du chiffre.

Rapidement, le marché du *low content* se retrouve saturé. Mais l'arrivée de ChatGPT et des autres chatbots vient alors étendre son champ d'application. *« L'intelligence artificielle a brisé la seule limite qui protégeait encore les livres, à savoir le temps d'écriture »*, explique encore Stéphanie Parmentier. D'après

elle, *« les livres les plus exposés sont ceux qui suivent une recette facile à appliquer, construits selon des structures répétitives et sans style personnel »*.

Découvrez les ateliers d'écriture organisés avec « Le Monde des livres »

Le Monde Ateliers

On assiste à une effervescence de vidéos présentant des « niches rentables » : livres pour enfants, manuels de cuisine pour air fryer, romance « milliardaire »… L'utilisation de logiciels permettant d'optimiser son référencement sur Amazon ou de repérer de nouvelles niches se généralise. Des centaines de tutoriels fleurissent. Le processus éditorial s'en trouve inversé : on commence par générer la couverture, puis le résumé, et enfin le contenu du livre : *« On ne dit plus "écrire un livre"', on "sort un titre", on "lance un produit", on "scale" sa production… »*, résume Stéphanie Parmentier.

Mais cette production automatisée est-elle rentable ? Interrogée par le *New York Times*, au début de 2026, dans un article sur l'industrie de la romance à l'heure de l'IA, l'autrice Coral Hart explique avoir produit 200 romans sentimentaux sous divers noms de plume. Aucun de ses romans n'a connu un immense succès, mais, au total, ils se seraient vendus à plus de 50 000 exemplaires. Ancienne plume des éditions Harlequin, célèbre maison spécialisée dans les romans d'amour, Coral Hart s'est lancée dans les affaires et affirme avoir formé plus de 2 400 personnes à produire des romans à l'aide de l'IA. L'ensemble de ces chiffres est, bien sûr, à prendre avec précaution. Mais que le succès de Coral Hart relève ou non du simple marketing, le résultat est le même : de nombreuses

personnes pourraient être tentées de passer quarante-cinq minutes de leur temps à produire, éditer et publier un livre, participant de la sorte à la submersion générale.

Effet de masse

Les données ne manquent pas pour étayer ce risque. Selon l’étude « Generative AI floods and dilutes the market for books » (« l’IA générative inonde et dilue le marché du livre ») d’août 2026, centrée sur KDP et menée par des chercheurs de diverses universités américaines, les livres détectés comme produits par des IA sont parvenus à prendre des parts substantielles dans le secteur de la romance depuis 2023 : jusqu’à 20 % au deuxième trimestre de 2026. Et la tendance est à la hausse. Une étude du National Bureau of Economic Research (NBER) de janvier 2026 attribue la multiplication par trois de la fréquence de parution des livres numériques anglophones sur KDP, entre 2022 et fin 2025, à l’intelligence artificielle. Dans certaines catégories, le facteur est de 10.

C’est donc par la masse, et non la qualité, que ces contenus

gagnent du terrain. La même étude pointe d'ailleurs que les « livres-IA » reçoivent en moyenne des notes inférieures (4,22/5 étoiles contre 4,46/5), moins d'évaluations (6 contre 83) et sont vendus deux fois moins cher que les « livres non-IA ». D'où une dégradation de ce qu'Amazon nomme l'« expérience utilisateur »… Depuis 2023, cette dégradation a incité l'entreprise à restreindre les conditions d'utilisation de la plateforme, mais jamais dans l'objectif d'enrayer la production par IA. La fréquence de publication a d'abord été limitée à 3 livres par jour, puis à 10 par semaine et enfin, récemment, à 2 par semaine. Amazon a également rendu obligatoire la déclaration d'usage de l'intelligence artificielle, avec une distinction entre généré et assisté par IA. Cependant, nuance Stéphanie Parmentier, *« cette déclaration est strictement interne, et invisible. Ce n'est pas un outil de protection du lecteur mais une façon de se couvrir juridiquement. Amazon ne combat que les excès de ce modèle »*. Parmi ces « excès », on compte, par exemple, le cas récent d'usurpation d'identité de l'écrivain Julien Blanc-Gras, qui a découvert en juin un livre qu'il n'avait pas écrit portant sa signature.

S'ils y sont moins exposés, les concurrents d'Amazon sont aussi concernés par cette vague de « livres-IA ». Comme KDP, ils se retrouvent dans une posture ambivalente vis-à-vis de l'intelligence artificielle. Ainsi la plateforme Librinova laisse-t-elle la voie ouverte à une pratique « éthique et responsable », mais la frontière entre bon et mauvais usage n'apparaît pas évidente. Certains usages donnés comme exemples relèvent clairement de gestes associés à l'acte de création : *« Brainstormer sur des scènes, des personnages ou des rebondissements pour débloquer* [l']*écriture ou* [l']*intrigue »*, *« reformuler une phrase maladroite ou trop lourde »*. En parallèle à cette modeste

invitation à la vertu, Librinova propose un service de certification « création humaine » à destination des auteurs, rigoureux mais payant (49 euros). De son côté, Kobo, la plateforme de Rakuten, annonce avoir rejeté 36 % des livres autoédités qui lui ont été soumis en 2025 pour utilisation manifeste de l'intelligence artificielle dans la rédaction du texte. Une position apparemment plus ferme que celle de ses concurrents, mais qui ne se traduit pas, pour autant, par des règles claires. Peu désireuses ou incapables d'interdire formellement l'utilisation de l'intelligence artificielle, les plateformes tâtonnent pour définir un seuil acceptable.

Selon la chercheuse Servanne Monjour, spécialiste de l'édition numérique, KDP fournit une belle illustration du phénomène d'*enshittification* (« merdification »). Popularisé par l'écrivain canadien Cory Doctorow dans ses essais et chroniques, dont l'identité a également été usurpée sur KDP, ce concept décrit la manière dont une plateforme finit par se torpiller elle-même en courant après les bénéfices immédiats.

De fait, *« les lecteurs ont de plus en plus de mal à distinguer un texte travaillé d'un texte généré à la chaîne, ce qui risque d'abîmer la confiance non seulement dans l'autoédition, mais également dans l'édition classique »*, prévient Stéphanie Parmentier. L'étude du NBER sur la production anglophone lui donne raison : depuis 2023, l'écart d'usage et de notation entre « livres-IA » et « non-IA » semble s'être progressivement réduit. Si les amis du livre et les amoureux de la littérature sont nombreux à le déplorer, d'autres s'en félicitent. L'écrivaine Elizabeth Ann West, qui a fondé une maison d'édition de « livres-IA », conclut l'article du *New York Times* qui s'ouvrait sur Coral Hart en appelant de ses vœux l'effacement de toute distinction entre création humaine et production IA : *« Un jour ou*

l’autre, les lecteurs s’en moqueront », veut-elle croire.

Réutiliser ce contenu